

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 39 (1894)
Heft: 9

Artikel: Les manœuvres du IVe corps d'armée
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-337170>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

XXXIX^e Année.

N^o 9.

Septembre 1894.

Les manœuvres du IV^e corps d'armée.

Le 14 septembre ont été licenciées les troupes du IV^e corps d'armée, après exécution des manœuvres d'automne suivant le programme publié dans notre dernier numéro. Les manœuvres de division contre division ont eu lieu les 10, 11 et 12 septembre ; la manœuvre du corps d'armée contre un ennemi marqué, le 13.

Le terrain de ces manœuvres est classique dans l'histoire militaire suisse. C'est aux lieux où les colonels Schweizer et Fahrländer se sont mesurés le 10 septembre qu'est tombée l'ancienne Confédération après deux jours d'inutiles victoires qui illustrèrent le nom d'Aloïs de Reding et de ses héroïques Schwytzois. Il est intéressant de rappeler ces événements que notre génération est trop portée à oublier. Et pour cela, quelle plume meilleure pourrions-nous emprunter que celle d'Eugène Rambert ? Voici le récit qu'il fait de cette courte mais glorieuse campagne, dans ses *Etudes historiques et nationales* :

« Le théâtre de la lutte devait être à peu près le même que lors de la fameuse journée du Morgarten ; mais au lieu d'être limité à la petite vallée d'Egeri, il devait embrasser tout le plateau d'Einsiedeln, y compris ses avenues. Ce plateau d'Einsiedeln n'est point un pays plat ; il penche vers le nord, et il est coupé de trois vallées, d'abord parallèles, puis convergentes, au fond desquelles coulent les divers ruisseaux qui forment la Sihl. De l'une à l'autre les communications sont aisées, les barrières qui les séparent consistant en coteaux qui ne sont ni très élevés ni très ardues. En les remontant dans toute leur longueur, du nord au sud, on finit par arriver sur le dessus d'une croupe montagneuse, d'où l'on domine Schwyz. On n'en est plus séparé que par une pente verdoyante, sillonnée de chemins et de sentiers. Y descendre est l'affaire d'une heure. Cette croupe, il est vrai, est couronnée de deux masses rocheuses, aiguës et sauvages, les deux Mythen. Mais elles sont là pour la décoration du pays. On peut passer à

droite, à gauche, au besoin entre deux ; presque partout il y a de l'espace pour se déployer, et l'on a le choix des moyens pour tourner les postes de la défense. Celui qui est le maître du plateau d'Einsiedeln est bien près de l'être aussi de Schwyz.

» Or le plateau d'Einsiedeln lui-même n'est pas d'une défense facile. Il est partout accessible, et le nombre est grand des voies et sentiers qui y convergent. Deux routes principales, partant des bords du lac de Zurich, le franchissent pour venir se rejoindre à Schwyz. La première part du pont de Rapperschwyl, gravit la haute colline de l'Etzel, d'où, par une courte descente, elle gagne le bourg d'Einsiedeln, au bord de ses tourbières ; de là elle s'engage dans la vallée d'Alpthal, où coule la Sihl *du milieu*, la remonte, puis, par la droite, en s'élevant sur les vertes croupes du Hacken, elle tourne l'obstacle des Mythen. C'est un bon chemin de montagne, point trop ardu, le plus direct possible. La seconde est aujourd'hui une véritable grande route, la principale voie de communication entre le nord de la Suisse et les petits cantons. Elle file plus à l'ouest, parallèlement à la première, mais avec plus de sinuosités et de contours. Partant de Richterswyl, elle gravit les collines qui dominant le village, puis, afin de ménager les pentes, elle pénètre dans l'encaissement de la Schindelleghi, par où la Sihl, après avoir réuni toutes ses eaux, s'échappe du plateau d'Einsiedeln ; enfin quand elle a gagné ce plateau, elle s'engage dans la vallée dite de Rothenthurm, la plus occidentale des trois vallées de la Sihl, la remonte dans toute sa longueur, et pénètre dans le bassin de Schwyz par la plus forte dépression des hauteurs qui le dominant. Ces deux routes peuvent être défendues l'une et l'autre en avant et en arrière du bourg d'Einsiedeln, que la seconde laisse à quelque distance. Mais quelle que soit la ligne de défense que l'on adopte, il importe d'être maître de toutes les collines qui bordent à l'ouest la vallée de Rothenthurm, car de ce côté le plateau d'Einsiedeln n'est pas d'un accès moins facile. Ces collines le séparent de la vallée d'Egeri, où nous avons vu s'engager si follement la chevalerie de Léopold. Elles sont partout franchissables. Elles le sont surtout par le sentier du col de Saint-Jost, et plus encore par le défilé de Schorno, où elles s'abaissent pour livrer passage à la route d'Egeri à Schwyz. Si ce défilé venait à tomber entre les mains de l'ennemi, toute dé-

fense du plateau d'Einsiedeln deviendrait impossible, car il débouche en arrière des plus hautes positions qu'offre la vallée de Rothenthurm, et la défense serait tournée. Elle pourrait être tournée enfin, et d'une manière plus fatale, si possible, par la vallée d'Arth et de Lowerz, qui s'ouvre sur Schwyz, entre le Rossberg et le Rigi. — L'Etzel, la Schindelleghi, le col de St-Jost, le défilé de Schorno, la vallée d'Arth, voilà donc cinq routes convergentes, qui peuvent servir soit à attaquer directement le plateau d'Einsiedeln, soit à le tourner, et Reding devait faire front sur toutes ces routes, car l'ennemi se présentait sur toutes à la fois.

» Reding prit ses mesures en conséquence. Il se chargea de la route principale et la plus malaisée à défendre, celle de la Schindelleghi et de la vallée de Rothenthurm. A sa gauche, un bataillon occupait les hauteurs de Saint-Jost; plus en arrière, un fort détachement gardait le défilé de Schorno; enfin l'entrée de la vallée d'Arth était surveillée par quelques escouades d'habiles tireurs. A sa droite les gens d'Einsiedeln, ayant à leur tête leur curé, Marianus Herzog, tenaient les hauteurs de l'Etzel.

» Reding ne se dissimulait pas les inconvénients d'une défense aussi divisée, mais comment les éviter? D'ailleurs, il ne berçait point sa troupe de vaines espérances: « La mort nous attend, avait-il dit dans une harangue mémorable, si quel-
» qu'un la redoute qu'il se retire. De notre part aucun repro-
» che ne le suivra. Ne nous en imposons point à cette heure.
» Je préfère cent hommes sur qui je puisse compter à cinq
» cents qui fuiraient au moment du danger, amèneraient la
» confusion et feraient inutilement sacrifier des braves. Je
» vous promets de ne me séparer de vous ni dans le péril ni
» dans la mort. La mort et point de retraite ». Mille protestations d'inébranlable fermeté avaient accueilli ces mâles paroles.

» Toutefois Reding ne comptait pas sur tout son monde. Il se défiait du curé d'Einsiedeln, Marianus Herzog. C'était un homme ambitieux, hypocrite et hautain, lâche et fanfaron. Il avait su en imposer au peuple, qui le tenait en grande vénération, et son pouvoir était sans bornes à Einsiedeln. Il avait fait occuper l'Etzel par six cents hommes, qui auraient bien voulu avoir avec eux un bon officier des bataillons de Schwyz; mais aucun ne consentit à partager le commandement avec le

curé. La veille du jour décisif, dans la nuit du 1 au 2 mai, il y eut conseil de guerre à Rothenthurm. Marianus Herzog s'y rendit. Comme on y discutait les mesures à prendre dans le cas où la première ligne de défense serait forcée, il s'emporta vivement, et s'écria qu'une telle discussion était oiseuse, attendu que la victoire était assurée si tous les postes étaient défendus comme l'Etzel le serait par lui et ses hommes. « Je » vous jure par tous les saints, dit-il avec emphase, que nous » combattons, les soldats d'Einsiedeln et moi, jusqu'à la » dernière goutte de notre sang. » Il répéta deux fois ce serment, et promit à Reding de lui faire savoir aussitôt tout ce qui se passerait.

Le lendemain, vers les huit heures du matin, Marianus Herzog rejoignit sa troupe au sommet de l'Etzel: « Mes amis, » dit-il à ses gens, je crois que ce que vous avez de mieux à » faire est de retourner chez vous et de mettre bas les armes. » Il serait inutile de nous défendre ici, car aux autres postes » on ne songe pas à faire résistance. » Après ce beau discours il s'enfuit à cheval, comme il était venu, et toute la troupe se dispersa. Quelques heures après, une forte colonne française passait l'Etzel, à la fois surprise et charmée de n'y trouver personne. Voilà ce que les hommes des petits cantons gagnèrent en 1798 à compter parmi leurs chefs le curé d'Einsiedeln, digne confrère de ce capucin qui, à Lucerne, exhortait les soldats au pillage, et qui dans une autre occasion leur prédisait qu'il deviendrait invisible au moment de la mêlée, mais qu'il n'en combattrait pas moins pour la religion. J'aime mieux, je l'avoue, cet autre curé de je ne sais quelle paroisse de l'Obwald qui ne craignait pas de recommander aux siens la nouvelle constitution, et qui, lorsqu'on lui parlait des dangers de la liberté de la presse, se tirait d'affaire en disant: « Je ne » crains pas la liberté de la presse pour mon pays, attendu » que nous n'y connaissons que la presse aux fromages ».

» Au Saint-Jost les choses se passèrent plus militairement, mais sans beaucoup plus de succès. Attaqué par des forces supérieures, le bataillon qui occupait le passage, dut se replier sur Rothenthurm.

» Pendant qu'il était ainsi débordé sur sa droite et sur sa gauche, Reding, qui commandait au centre, remportait d'inutiles avantages. Vers les dix heures du matin, l'avant-garde d'un corps français, fort d'environ deux mille hommes, parut

à l'endroit où la grande route de Zurich à Rothenthurm et Schwyz s'engage dans l'encaissement de la Sihl, au lieu dit la Schindelleghi. Elle fut reçue par un feu de tirailleurs assez bien nourri, qui l'arrêta pendant près de deux heures. Alors les Schwyzois reçurent quelques renforts, avec quelques pièces de canon, prises à Lucerne, et le combat redoubla de vivacité. Les Français pliaient, ils avaient cessé leur feu, et Reding se disposait à attaquer à l'arme blanche, lorsqu'il apprit l'abandon de l'Etzel. Menacé sur ses derrières, il dut se replier sur Rothenthurm, où il arriva en bon ordre vers les trois heures de l'après-midi, et où il trouva le bataillon refoulé du Saint-Jost.

» La position de Reding devenait de plus en plus critique. La colonne française, inutilement tenue en respect à la Schindelleghi, le suivait de près, renforcée en chemin par une partie de celle qui avait passé l'Etzel, et qui s'attardait à piller Einsiedeln. Sur sa gauche, la ligne des hauteurs, du Saint-Jost au défilé de Schorno, se couronnait de soldats ennemis toujours plus nombreux; sur sa droite les croupes du Hacken, au pied du petit Mythen, pouvaient d'un moment à l'autre tomber entre les mains de quelque détachement parti d'Einsiedeln. Mais Reding avait sous la main tout son monde, sauf les tirailleurs postés à Arth, et il lui était plus facile de diriger les mouvements et de communiquer à tous son indomptable énergie. Un bataillon schwyzois, qui avait fait partie de l'expédition du Brunig, venait justement d'arriver, ayant fait d'une traite une marche suffisante pour mettre à bout de forces le piéton le plus infatigable. Il fut sur le champ dirigé sur le Hacken. Pendant ce temps Reding faisait front de tous les côtés à la fois, opposant à la colonne qui le suivait les deux bataillons qui l'avaient déjà repoussée une fois, et aux corps qui menaçaient sa gauche quelques centaines d'auxiliaires uranais arrivés le matin, plus le bataillon du Saint-Jost. Des deux côtés il prit l'offensive. Voyant l'ennemi se masser dans la plaine de Rothenthurm, il lui lâcha quelques volées de canon, puis, après une décharge générale, il lança sur lui le gros de ses forces. La distance à franchir sous le feu était de près de huit cents pas. Pas un ne broncha. Emportés par un élan de plus en plus irrésistible, les Schwyzois tombèrent tête baissée sur l'ennemi. Le choc fut si impétueux que les Français plièrent presque aussitôt, et s'enfuirent dans le plus grand désor-

dre, laissant la plaine couverte de cadavres. Une autre attaque, dirigée avec la même précision et le même élan, balaya les hauteurs et rejeta l'ennemi dans la vallée d'Egeri. Pour la seconde fois les champs du Morgarten virent fuir devant les montagnards une armée qui n'avait pas coutume d'être vaincue. Vainement elle essaya à deux reprises de se rallier; à deux reprises elle fut de nouveau culbutée. Les Schwyzois la poursuivirent jusqu'au village d'Egeri, et ils l'auraient poursuivie bien plus loin sans la crainte d'une surprise et la nécessité de se tenir serrés les uns contre les autres. C'étaient trois victoires en un jour. Mais à quoi bon tant de sacrifices et de courage? Au lieu de se partager le butin et de remercier le ciel de la délivrance de la patrie, les vainqueurs en étaient réduits à bivouaquer sur le champ de bataille, le fusil sous la main, et prêts à recommencer.

» Le lendemain, ce fut le tour des tirailleurs d'Arth. Deux colonnes françaises tentèrent de forcer l'entrée de la vallée, l'une par la rive nord du golfe d'Arth, l'autre par la rive sud. Elles devaient opérer leur jonction à Arth même, au fond du golfe, puis se porter directement sur Schwyz, et tourner ainsi la position de Reding. Les chemins qu'elles suivaient, semblables à celui qui avait vu la défaite de Léopold, étaient resserrés entre le lac et les montagnes, l'un au pied du Rossberg, l'autre au pied du Rigi. Leurs efforts furent vains. Les carabiniers schwyzois abrités les uns derrière les arbres, les autres derrière des parapets élevés précipitamment, leur firent subir des pertes énormes. Ils tiraient avec sang-froid, sans se hâter, mais sûrement. Ils avaient plus de carabines que d'hommes, et pour suppléer à leur petit nombre, des enfants chargeaient les armes. La colonne qui suivait les bases du Rigi essaya d'une manœuvre tournante, par les hauteurs; son dessein fut deviné et elle fut tournée elle-même. Des deux côtés l'ennemi battit en retraite. C'étaient encore deux victoires à ajouter à celles de la veille, l'une et l'autre sanglantes, l'une et l'autre inutiles.

Cependant il y a une fin à toutes les choses humaines, même à l'héroïsme. Quand il se voit impuissant, il se tourne en désespoir et finit par fatiguer les courages. Il n'y avait d'autre issue à la lutte qu'une capitulation honorable ou la mort de tous ces braves, dans une suite de combats de plus en plus désespérés. Des succès analogues à ceux qui venaient

d'être remportés, n'étaient plus même probables. Schauenbourg, après avoir reconnu la position, ne pouvait manquer de réunir toutes ses forces pour une attaque plus sérieusement combinée. Or les Schwyzois avaient beau se multiplier, il leur était impossible d'occuper tous les postes, et ils étaient sûrs d'être pris à revers un peu plus tôt ou un peu plus tard. Quoi de plus facile au général français que de les tourner par leur droite pendant qu'il les occuperait comme la veille sur leur front et sur leur gauche? Il avait au pied des Mythen le choix des passages. Le plus pratiqué, celui du Hacken, était occupé par le bataillon revenu du Brunig; mais qu'est-ce qu'un bataillon pour garder des croupes aussi larges? Plus loin, entre les Mythen et surtout au delà des Mythen, d'autres passages restaient sans défense ou n'étaient gardés que par des femmes. Dans la nuit qui suivit leur victoire, ces réflexions se présentèrent à l'esprit des défenseurs de Rothenthurm; ils eurent le temps d'envisager la situation. Des groupes se formèrent, et l'on discuta vivement. Quelques-uns voulaient tenir jusqu'au bout; d'autres faisaient le compte des morts: la petite troupe n'était encore que décimée; il fallait, disaient-ils, combattre au moins jusqu'à ce qu'elle fût réduite de moitié. Les pères de famille se souvinrent de leurs femmes et de leurs enfants. Plusieurs pensaient à se réserver pour des jours meilleurs, et conseillaient de profiter du moment où, grâce à leur victoire, ils pouvaient espérer des conditions plus favorables. Reding voyant la majorité de ses hommes incliner dans ce sens, entama des négociations. Après quelques pourparlers, un projet de capitulation fut arrêté, et Reding eut vingt-quatre heures pour le soumettre au peuple. Le peuple était l'armée. Il abandonna ses canons et ses postes, et se réunit à Schwyz pour délibérer. Les Français en auraient pu profiter. Ils ne le firent pas, et il faut rendre à Schauenbourg cette justice que sa conduite fut digne, et ne rappela en rien celle de Brune négociant avec « ces loyales bêtes de Bernois », comme il les appelait. La capitulation était plus qu'honorable. Elle n'imposait aux Schwyzois qu'une chose, l'acceptation de la République helvétique, une et indivisible; on leur garantissait leur religion et leurs propriétés, on ne les désarmait point, on ne les frappait d'aucune imposition militaire, on n'occupait pas leur pays, et Schauenbourg ne se réservait le droit de passage que pour le cas où les Uranais, qui avaient pris quelque part à la

lutte, voudraient la continuer pour leur compte. Accepter était une nécessité d'autant plus évidente que le contingent d'Uri, qui avait largement contribué à la victoire de la veille, venait de reprendre le chemin de ses foyers. A la vérité 400 hommes d'Unterwald étaient arrivés dans la journée; mais, comme ceux d'Uri, dès qu'ils avaient entendu parler de négociations, ils avaient eu hâte de repartir. L'assemblée fut solennelle. Reding parla en militaire. Il dit la position des armées et ne laissa aucun espoir sur l'issue de la lutte; il put conseiller la soumission sans que personne l'accusât de lâcheté. On savait assez que si le peuple était d'avis de combattre jusqu'à la fin, Reding ne l'abandonnerait pas. Au fond la majorité était de son avis. Mais comment subir cette humiliation et l'accepter par un vote solennel? Les ombres des aïeux ne planaient-elles pas sur l'assemblée du peuple, et pouvaient-elles considérer sans horreur la faiblesse de leurs descendants? Les uns pleuraient; les autres essayaient de parler, criant qu'il fallait mourir et qu'il n'y avait pas d'autre parti digne du peuple de Schwyz. Plusieurs ne voyaient encore dans les Français que des brigands sans foi ni loi, avec lesquels toute négociation était une duperie. Il y eut un moment d'étrange confusion. On put croire que la guerre civile allait éclater dans le sein de cette landsgemeinde, qui n'avait que quelques heures pour accepter la capitulation proposée ou retourner à ses canons. On vit des sabres dégainés, des fusils armés, et peut-être le sang aurait-il coulé sans l'intervention d'un ecclésiastique plus respectable que Marianus Herzog. Il parvint à faire entendre le langage de la raison. Il fit sentir l'étrange contradiction de ceux qui déclamaient contre la mauvaise foi des Français et qui néanmoins, se confiant dans la parole de Schauenbourg, n'avaient pas craint d'abandonner leurs postes, leurs canons et leurs munitions. Il posa nettement la question, avec calme et bon sens. Trois fois il fut interrompu par les murmures de la foule, trois fois il domina l'orage et commanda l'attention. Enfin on alla aux voix. La capitulation fut votée à une forte majorité. La fatalité des événements et des fautes l'emportait sur l'exaltation d'un tardif héroïsme. La vieille Suisse tombait avec gloire, elle tombait sur les champs même où cinq siècles auparavant elle avait conquis son indépendance. »

Tels sont les souvenirs qu'éveillent les manœuvres du IV^e corps d'armée dans l'âme du spectateur parcourant ces contrées. Aujourd'hui, la lutte est pacifique ; il n'y aura ni sang versé, ni traité de reddition à signer. Que le colonel Schweizer ou le colonel Fahrländer soient obligés de battre en retraite, ils n'auront aucune proposition de paix ou de guerre à soumettre au peuple assemblé. Cela vaut mieux ainsi.

La IV^e division se recrute comme on sait dans les cantons de Lucerne, Unterwald, Zoug et dans la Haute-Argovie. Ce sont donc des troupes qui présentent une assez grande cohésion ; les différences de vues et de mœurs sont, en somme, peu sensibles entre les contrées dont elles ressortissent.

Il en est tout autrement de la VIII^e division dans laquelle se coudoient les types et les tempéraments les plus divers. Il y a quelques années, on y parlait quatre langues. Maintenant que la compagnie du Bas-Valais, qui représentait l'élément suisse-français, a été rattachée aux troupes de la I^{re} division, on en parle encore trois, l'allemand, l'italien, le romanche. Les différences de tempéraments ne sont pas moins accusées. A côté du Grison marche le vigneron du Mendrisiotto, alerte et plein de feu ; à côté du Haut-Valaisan, resté fermement attaché à ses antiques croyances, le brodeur socialiste saint-gallois et le tourneur de fer de Winterthour. Ici, l'adroit ramoneur du val Maggia et le loquace « Luganese » au pas léger, s'aligne avec le fromager schwytois aux pieds larges et lourds. Entre ces habitants si différents des vallées, les hommes de la haute montagne servent d'original mais solide lien. Prenez-les au pied du Tödi comme au pied du Weisshorn, sur les pentes du Monte di Sablio, ou sur celles du Piz Ruzein, partout, Grisons, Tessinois, Schwytzois ou Valaisans, vous retrouvez l'alpin sobre, aux tendons d'acier, aux yeux de lynx, le berger solide qui traite ses vaches, sale ses fromages et chasse le chamois. De même que tous les marins ont un type commun, l'habitant des hautes Alpes qui livre le même combat contre la même nature prend un type commun qui atténue les oppositions de races et de langues.

La plupart des bataillons de la VIII^e division renferment, en plus au moins, de ces éléments alpins qui lui donnent son cachet particulier. Malheureusement la courte durée du service de nos milices ne permet pas de tirer tout ce que l'on pourrait de ces hommes, qui cependant ont en eux toute l'étoffe

désirable pour donner des soldats de montagne modèles. Pour des soldats, ils ont presque tous quelque chose de lourd, d'apparence maladroite, mais ils sont sûrs, satisfaits de peu, insensibles aux intempéries, durs à la peine. Pour qui ne s'arrête pas aux apparences, ils sont un bon et solide élément militaire. Les manœuvres de brigade dans le Muottathal et sur les hauteurs du Kinzig-pass l'ont bien montré.

Encore un terrain historique, ce Kinzig-pass. Il évoque le souvenir des luttes de 1799, entre les Français de Masséna et les Russes de Souwaroff.

Masséna tenait la Suisse centrale contre l'armée austro-russe, que commandait Korsakoff et Hotze. Celle-ci s'était avancée jusqu'à la Limmat et la Linth. Du côté du Gothard, Lecourbe protégeait avec sa division les derrières de l'armée française. Au mois de septembre, le général Souwaroff quitte le nord de l'Italie, marchant par le Gothard sur Masséna. Il chasse devant lui, jusqu'à Altorf, les forces inférieures de Lecourbe et s'apprête à tomber sur Masséna après avoir franchi les montagnes de Schwytz. Le 27 septembre Souwaroff remonte le Schächenbach pour franchir le Kinzig-pass et pénétrer ainsi dans la vallée de la Muotta. Le défilé de toute l'armée dut se faire en colonne par un, dans des sentiers malaisés, au travers de montagnes presque inaccessibles. A 5 heures du soir, quelques cents cosaques de l'avant-garde pénétraient à Muotta où ils surprirent et mirent en déroute deux compagnies françaises. Le 28, avant le jour, Souwaroff arrive à la tête de sa colonne, mais le reste de celle-ci doit, jusqu'au 29 au soir, lutter contre des difficultés sans cesse grandissantes. Animaux de bât et chevaux de cosaques perdaient leurs fers dans ces chemins rocailleux ; beaucoup roulèrent dans les précipices.

Pendant ce temps, Lecourbe attaquait à Altorf l'arrière-garde, commandée par le lieutenant-général Rosenberg. Il obligea celui-ci à combattre toute la journée, si bien que ce corps n'atteignit la vallée de la Muotta que dans la nuit du 29 au 30. De son côté Masséna battait, à Zurich, Korsakow et Hotze.

Souwaroff n'en voulait pas moins continuer sa marche offensive sur Schwytz. Ses officiers unanimes l'en dissuadèrent et parvinrent à lui faire ordonner la retraite sur Glaris par le col du Pragel. Pour la seconde fois, l'armée russe exténuée franchit la montagne, protégée par l'arrière-garde du lieute-

nant-général Rosenberg. Celle-ci fut attaquée le 1^{er} octobre par les Français. Après un violent combat il les repoussa jusqu'à Schwytz et leur prit 5 canons. Mais cette victoire servit peu à Souwaroff. Arrivé à Glaris, où Rosenberg eut peine à le rejoindre, il trouve barrée par Molitor la route de la plaine. Il dut continuer sa retraite à travers les montagnes, sur les Grisons et le Rheinthal.

(A suivre.)

* * *

Les officiers étrangers dont les noms suivent ont assisté aux manœuvres :

Allemagne. Le général-major, commissaire des guerres supérieur, comte Keller ; le major Dreysing, du 112^e d'infanterie ; le premier-lieutenant Wellenkampf, attaché militaire à Berne.

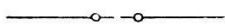
Angleterre. Lieutenant-colonel C. M. Watson.

France. Colonel de Maystre, commandant l'école militaire de l'artillerie et du génie ; lieutenant-colonel d'état-major du Moriez, attaché militaire à Berne ; capitaine de chasseurs Chanzy, du 28^e bataillon chasseurs alpins.

Italie. Colonel Cerruti ; lieutenant-colonel Escard ; major Guira.

Norvège. Capitaine d'artillerie Quirling.

Russie. Baron Resen, colonel d'infanterie de la garde et attaché militaire, à Berne.



† Le comte de Paris,

En la personne du comte de Paris, qui vient de mourir en exil (à Stowe-House, près Londres, le 8 septembre courant), une grande et belle figure disparaît de la scène du monde, en y laissant un vide sensible.

Quand nous parlons ainsi nous n'entendons pas, on le comprend, satisfaire aux adorateurs du succès et de l'éclat en ce qu'on appelle la haute politique européenne. Non ; pour qui ne juge les hommes qu'à la réussite immédiate de leurs œuvres ou au bruit de sonores agissements, le prince défunt demeure peut-être à l'arrière-plan. Les douloureux contretemps qui, de bonne heure, traversèrent sa carrière, ne lui